

Introduction

J'ai eu une vie intéressante et, contrairement à bon nombre de mes pairs, j'ai pris des notes abondantes en cours de route, peut-être en sachant pertinemment que beaucoup serait oublié. Je n'ai jamais eu l'intention de devenir un « DJ ». Dans les années 1980, à moins de vouloir travailler à la radio ou de rechercher la proximité suspecte d'enfants, personne n'y aurait songé. À l'époque, le terme « disc jockey » appartenait au vocabulaire de la radio et désignait un métier exercé sur les ondes. Certes, il existait des DJ « mobiles » ; on a tous connu les bums au lycée dans les années 1970, mais, même sortis du contexte du studio pour celui d'une salle paroissiale, ces DJ continuaient de parler entre les morceaux, comme à l'antenne – il m'arrive encore de devoir expliquer à des personnes de cette génération que ça ne se passe plus ainsi. En revanche, ce qu'elles n'ont aucun mal à comprendre, c'est combien l'importance attachée aux disques était plus grande à l'époque. On s'asseyait à plusieurs dans une pièce pour les écouter dans une sorte de recueillement. La notion de « musique de fond » nous était étrangère. Une idée aussi folle que de tourner une émission de télé-réalité qui

n'est pas conçue pour être regardée. On accordait la même attention à une musique qu'on qualifierait de « légère » aujourd'hui. Imaginez un temps où l'on ne possédait aucun appareil numérique à domicile ; pour beaucoup de gens, la chaîne stéréo familiale occupait une place centrale, plus que la télévision, encore rare parfois. La plupart des DJ de la première génération sont le fruit d'une époque où la plupart des choses qui comptaient réellement étaient perçues par les oreilles – pas par les yeux. Aujourd'hui, l'amour de soi, le narcissisme ont remplacé celui de la musique dans ce métier. Elle est presque devenue secondaire, une bande-son pour la carrière d'un DJ, plus une fin en soi ; du contenu – jetable, qui plus est – pour ton existence trop géniale. Moi, je suis né et j'ai grandi à un moment où c'était tout le contraire : la musique était un totem devant lequel se prosterner, et pas facile à trouver. Ça exigeait un effort physique, il fallait sortir de chez soi. Je ne dis pas ça pour m'aliéner les jeunes lecteurs – je vous dois tout ! Chaque semaine, je travaille pour vous. Je cherche juste à vous donner quelques éléments de contexte pour vous permettre de comprendre. Ce livre est pour vous, après tout.

Pour moi, comme pour beaucoup, j'imagine, la musique était un lien avec quelque chose d'éphémère et de profondément séduisant, mais aussi de totalement hors de portée. Beaucoup de ceux qui ont du succès dans une industrie le doivent à leur naissance – avoir des parents dans la profession, ça aide. D'autres ont eu la chance de grandir dans une ville où ladite industrie est fortement implantée. Néanmoins, pour certains d'entre nous, tout ça paraissait si loin que c'en était franchement *comique* ; même les ondes radio avaient du mal à nous atteindre, alors, ne parlons pas des vinyles les plus récents ou des fringues à la dernière mode. Pour des ringards comme nous, de tous horizons, tout a commencé avec la radio, c'est d'elle qu'est venue

l'inspiration. Les plus jeunes parmi vous n'ont qu'à remplacer le mot « radio » par « Internet ».

Les *Swinging Sixties* et la *dance music* moderne ont beaucoup en commun. Toutes deux ont démarré comme une contre-culture, et toutes deux étaient en grande partie des mouvements de protestation. Elles étaient animées par un amour de la musique et tournaient autour de la notion d'« extase ». Les drogues, les lumières et les sons étaient leur église. Rester debout toute la nuit, voilà de quoi il s'agissait. Néanmoins, les témoignages sur les années 1960 abondent, ils ont même parfois tendance à en rajouter un peu côté glamour. La scène de la *dance music* moderne est loin d'avoir suscité une attention comparable – sans parler du respect. On pourra me rétorquer que, de ce point de vue, elle est à mettre dans le même panier que la *northern soul*, le *punk* ou le *heavy metal*. Pourtant, cette scène qui a duré bien plus longtemps que n'importe quelle autre – trente ans, contre à peine une décennie – n'a eu droit qu'à deux ou trois épouvantables navets au cinéma et une poignée de bouquins. J'aimerais rétablir un peu l'équilibre. En voir plus. Parce que la *dance music*, c'est juste énorme, mon pote. C'est gros. Plus que la braguette de Jupiter. C'est, sans aucune exception, le plus important mouvement de jeunesse de la planète, et, contrairement à son grand-père des années 1960, il continue de prendre de l'ampleur. L'Amérique a planté son drapeau dans les années 1960 comme si cette décennie n'avait pas déjà eu lieu ailleurs. Et maintenant qu'elle a enfin découvert les raves, elle nous refait le même coup en tentant de s'approprier cette culture – longtemps après le reste du monde. Mais les films produits à Hollywood et les gros tirages des magazines ne sont que la partie visible de l'iceberg parmi l'immensité de la scène *dance*. On pardonnera à un nouveau venu de croire qu'elle est née très récemment aux États-Unis. Effectivement, c'est ce que pensent beaucoup de gens. Alors que c'est tout simplement faux.

Chez nous, la culture rave bat son plein depuis le deuxième été de l'amour en 1988, et ça ne s'est pas arrêté depuis.

Mon but est de raconter la véritable histoire d'un DJ, de donner la parole à une voix issue de cette scène, pourquoi pas de servir de guide aux débutants en quête de tuyaux, sans enjoliver les choses. Mais ça reste *mon* histoire, j'insiste. Je n'ai pas l'intention de m'en excuser, je n'en connais pas d'autres. Je ne suis ni un statisticien, ni un fétichiste, ni un collectionneur. Juste un DJ en activité. Ma seule autorité dans ce domaine repose sur mon expérience. C'est tout ce que j'ai à présenter au lecteur.

Ceci n'est pas un manuel ou un livre d'histoire. Convenons d'appeler ça un récit édifiant qui pourra peut-être éclairer ceux qui le souhaitent, d'accord ? Pour qu'il n'y ait aucune confusion possible, je *pourrais* écrire un manuel, OK ? Même que ce serait génial. Absolument génial. Mais passer des disques est quelque chose de simple et d'intuitif, qui ne s'apprend pas dans un bouquin. La house music est une *émotion*. De toute façon, tu n'es là que pour les ragots et les scandales, je me trompe ? *Vilain, va.*

FACE A

Une nuit dans la journée de

17 H

Tu es *toujours* prêt à partir. Constamment. Prêt à te mettre en route en moins de temps qu'il n'en faut pour enfiler tes chaussures, prendre tes disques et franchir le seuil de ta porte. Un DJ international travaille tous les week-ends. Tout au long de l'année. En semaine aussi parfois. Aujourd'hui, mon *tour manager*¹ est en retard. Je l'appelle *tour manager*, mais c'est mon meilleur pote et j'ai récemment convaincu mon agent de l'embaucher. Il m'a déjà conduit dans pas mal d'endroits à domicile, mais c'est sa première mission à titre officiel. Et aussi sa première à l'étranger : Ibiza. Ça n'est pas vraiment surprenant, c'est toujours Ibiza les mois d'été.

À l'heure prévue, personne au rendez-vous ; il apparaît clairement que nous allons manquer notre vol. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais fait faux bond à un promoteur. Mon boulot n'est pas bien compliqué. Je me pointe, je fais tourner mes disques sur mes platines, on me paie et je m'en vais. Ce n'est vraiment pas sorcier. Pour ses

1. Directeur de tournée. (N.d.T)

débuts en tant que tour manager, mon pote finit par débarquer deux heures après le départ de l'avion. Il porte un tee-shirt avec l'inscription VIREZ CE PUTAIN DE TOUR MANAGER en grosses lettres comiques. Ayant compris à mon quarante-troisième texto qu'il arriverait trop tard, il a décidé de ne pas se presser et d'employer son temps de manière constructive en faisant imprimer un tee-shirt fantaisie dans une boutique pour touristes en chemin. Il s'est trompé et a lu 7 heures du soir au lieu de 17 heures. Pour son premier jour. La classe. De là où je viens, une fois qu'on se chope un surnom, il te colle à la peau jusqu'à la fin de tes jours. Lui restera Tour Manager à tout jamais.

Il entre en trombe, une masse confuse d'enthousiasme sous amphés, comme d'habitude.

— Vire-moi ce putain de tour manager ! braille-t-il, faisant de grands gestes frénétiques en direction du slogan impossible à ignorer qui lui barre la poitrine. Et cette fois, je suis prêt, tu ne m'auras pas, connard ! Pas question de me pousser dans la piscine.

À chacune de nos visites à Ibiza, je me débrouillais pour le flanquer à la flotte. Tout habillé – et de préférence avec sur lui des objets de valeur non étanches. C'est devenu notre rituel. Il a même suggéré que je ne lui ai donné ce job que pour l'humilier sur toute la surface du globe. Bien entendu, c'est ridicule – et absolument exact. Toutefois, manquer notre vol constituait un « problème ».

21 H 45

Face à une difficulté, on appelle son agent. Les plus grosses agences ont du personnel dédié à la logistique et aux déplacements. Trouver un vol de remplacement n'avait rien d'insurmontable. En été, la saison des vacances, il en part quasiment un à chaque heure pour Ibiza. En revanche, c'est toujours un peu la folie à bord des vols de nuit les moins

chers. Nous avons de la chance. Nous pouvons raisonnablement espérer atteindre à temps la salle d'embarquement du dernier avion de la soirée à destination d'Ibiza. La nuit, les aéroports sont mornes et entièrement peuplés de cinglés. Sortir tard le soir et partir en vacances, voilà un mélange grisant auquel un citoyen ordinaire n'est pas accoutumé. Ça leur travaille le cerveau comme un burin. Ils flippent. Les DJ ne sont pas en vacances, on va au boulot, simplement très, très loin et en pleine nuit. Et tous voyagent en low cost, à part quelques vedettes. Avec une destination comme Ibiza, il n'y a pas vraiment le choix, surtout si, à cause d'une politique d'embauche démentielle, tu as déjà manqué le vol « normal ». Même si tu appartiens à je ne sais quel programme de fidélité, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des services utiles des aéroports ferment la nuit, et tu te retrouves au milieu d'un troupeau de vacanciers bruyants, ivres et agressifs, tous en route pour leurs deux semaines annuelles loin de leurs vies. Tandis que toi, tu plonges plus profond dans la tienne.

Existe-t-il quelque chose de plus effroyable que cinq cents ados et adultes ivres sur le point de partir en vacances ? On pourrait au moins attendre un peu plus de bon sens de la part des adultes. J'ai l'impression d'être assis dans un drakkar en compagnie de Vikings prêts à se livrer au pillage et au saccage. Ton matos te distingue. À l'époque, ça consistait en deux gigantesques *flightcases* contenant mes disques. Pas le genre de bagage à main qu'on rencontre dans beaucoup de professions. « Oui, c'est moi, je suis un DJ ! » De nos jours, n'importe qui peut se trimballer avec une valise qui ressemble à l'attirail traditionnel d'un DJ. Mais dix ans plus tôt, il m'arrivait fréquemment d'être le seul DJ dans tout l'aéroport, encore plus sur un vol.

Comme souvent quand il s'ennuie, Tour Manager s'est éclipsé pour se « stimuler ». Une mauvaise habitude qu'il cultive allègrement et avec une intensité inexorable. De

mon côté, je m'efforce de me fondre dans la masse de cette horde de clubbeurs. C'est un échec. Ils semblent capables de flairer un DJ, de le repérer. Je ne tente pas de les éviter par arrogance ; je ne suis juste pas d'humeur aujourd'hui. Ils sont tous hyperexcités à la perspective d'aller s'éclater comme des malades. Pour eux, c'est l'événement de l'année ; pour moi, c'est mon régime hebdomadaire depuis des décennies. Eux sont sous l'emprise de l'alcool et de l'ecstasy, tandis que moi, j'essaie de faire des mots croisés. La plus bruyante du lot est une Américaine (plutôt rare pour Ibiza à ce moment-là) dotée d'une voix si perçante qu'elle fait trembler les flacons de parfum sur les rayons de la boutique duty free juste à côté. Elle est blonde, d'une beauté assez fade, et réussit tout de même l'exploit de faire plus de boucan que cinq cents personnes déjà pas très discrètes.

— Oh mon dieu, t'es un DJ, mec ! Attends, je te connais ! Oh mon dieu, oh mon dieu !

Je sais que la plupart des gars virils ne verraient aucun inconvénient à ce qu'une jeune écervelée tente de communiquer avec eux en agitant ses avantages sous leur nez. Mais certains jours, tu as juste envie de faire des mots croisés. Oh ! pas toi ? D'accord, on en reparlera quand tu auras trente ans de métier. Un artiste en tournée ne peut pas être tout le temps en représentation. Sinon, tu deviens dingue, c'est inévitable, comme la marée. J'ajouterais que, depuis, j'ai appris à mieux gérer la pression. De toute façon, tu n'étais pas là – moi, si. Et cette nana était vraiment très, *très* pénible : bourrée et bien décidée à le faire savoir, la princesse Grande Gueule était aussi du genre à rapidement obtenir ce qu'elle voulait.

— Où est-ce que tu joues, mec ? Tu peux nous mettre sur la liste ? On est à peine vingt-cinq ! Ce serait trop génial ! Tiens, bois un coup, mec. Le punch est d'enfer, chargé d'ecstas, mec.

— Pas de problème. Je t'arrange ça, tu n'as qu'à me donner une liste avec vos noms. On peut voir ça en arrivant ? Et merci pour le punch, mais je préfère m'abstenir. Je suis là pour bosser, moi, pas pour faire la fête.

— Va te faire foutre, mec ! Tu pourrais être un peu plus aimable avec les gens qui paient pour te voir !

— Mais tu ne paies pas pour me regarder assis sur cette chaise en train de lire ! Je ne suis pas de service, désolé.

— Hé ! Vous autres ! Vous avez entendu ça ? Il veut juste qu'on le laisse tranquille. Ouin ! Ouin ! Ouin ! Ouin !

Grosse poilade de son entourage ; et elle a continué de me casser les pieds dès que l'occasion se présentait au cours des deux heures qui ont suivi.

— Sacrés nichons, fait une voix familière à l'accent écossais. Au fait, tu n'arriveras pas à me jeter dans la piscine cette fois.

Je lui dis de ne plus jamais m'appeler comme ça. Puis commence le rituel qui consiste à attendre le plus loin possible de la porte, afin d'être parmi les derniers à embarquer, démontrant ainsi à la face du monde et surtout à nous-mêmes que le choix des places pour un vol aussi court nous est indifférent – beaucoup trop cool pour ça – et que nous n'aimons pas faire la queue – JAMAIS. Naturellement, le pire se produit et nous nous retrouvons au beau milieu de la horde de cinglés. Dès que l'appareil a décollé, la came se met à circuler librement et à profusion. Le style *drogues & rock'n'roll*, j'ai baigné dedans toute ma vie d'adulte, alors, je ne désapprouve pas systématiquement ce genre de comportement... tant qu'il s'accompagne d'un minimum de classe. Il est aussi tacitement admis qu'on laisse les civils en dehors de tout ça. Le problème avec la culture dance music, et peut-être la société en général, c'est que tous ceux qui se bercent d'illusions parmi nous ont le sentiment d'être des stars. C'est le côté paillettes qui habille le cœur sombre de cette culture, ce qu'elle a de pire et de meilleur. Un aspect poussé à l'extrême

quand des hordes de débiles enragés font étalage de leur came devant des familles.

La kétamine. À l'origine, on s'en procurait en fauchant des flacons chez les véto. Sur l'étiquette, on pouvait lire : *À n'utiliser que sur les félins domestiques et les primates non humains*. C'est un avertissement, pas une invitation, les enfants. Je m'aperçois assez vite qu'on a essentiellement affaire à de la kétamine et de la cocaïne ; en effet, à mesure que le volume du bruit augmente, toujours plus fort, la cohérence, elle, diminue, jusqu'à ce que certains se mettent juste à meugler, comme du bétail. C'est effrayant. C'est le son de la bêtise.

J'ai des boules Quies. Des accessoires indispensables dans ma profession. Je crains de paraître mal élevé si je les utilise en présence de Tour Manager. Mais lorsque je me retourne, je l'aperçois au beau milieu des gamins. Heureux comme un roi. En train de faire du gringue à ma Némésis blonde décolorée – un spectacle pitoyable. Sa tentative est bien sûr vouée à l'échec : comment un type de cinquante-deux ans qui semble tout droit sorti du Nouveau Testament pourrait-il avoir sa chance avec une fille comme elle ?

C'est décidé, je mets les boules Quies !

IBIZA, 23 H 30, HEURE LOCALE

Les portes de l'avion s'ouvrent. L'air froid, recyclé, respiré en commun et chargé en microbes est aspiré à l'extérieur, et un mur de chaleur duveteuse te heurte de plein fouet, alors que tu avances sur la passerelle et descends les marches qui mènent au bus. L'arrivée n'est jamais un problème à Ibiza. C'est peut-être la conséquence d'une politique intelligente en la matière, à moins que ce ne soit simplement parce que les gens du coin sont super cool. En tout cas, on entre et on sort de l'aéroport d'Ibiza comme dans un moulin. Même si tu te sens complètement vanné, c'est toujours un plaisir

d'arriver et tout aussi facile de repartir. Et il n'y a pas que la chaleur ; la brume légère qui flotte dans l'air et le mélange de poussière, de mer et de bougainvillées montent à l'assaut de tes narines. Tout comme la subtile odeur de fumée de cigarette, omniprésente, qui confirme que tu te trouves ailleurs, dans un endroit où on ne s'en fait pas trop. C'est comme un parfum... d'hédonisme.

Naturellement, un pro a toujours tout avec lui. En plus de centaines d'heures de musique, mon sac contient, incroyablement serrés, des vêtements de rechange, une trousse à outils et un nécessaire de rasage miniatures, des écouteurs, une trousse de premiers secours, du chatterton, des pointes de lecture, des cellules... même du fil et une aiguille. Ouais, je suis un vrai boute-en-train. Toutefois, je ne connais que deux façons de voyager professionnellement : comme une espèce de diva bordélique, avec son cortège de drames et de catastrophes prévisibles, ou comme une unité indépendante, compacte et efficace. En général, je corresponds à cette dernière description, mais ma décision récente d'embaucher et de virer un aristocrate cinglé comme assistant signifie que j'ai davantage tendance à me rapprocher de la première.

Je maîtrise tout l'aspect bagages à la perfection. Ce qui n'est pas le cas de Tour Manager. Tandis que le vacancier lambda perd son temps autour du carrousel, un pro fend la foule avec son seul bagage à main. Droit au but, direction la sortie, sans passer par la case pénible. À moins, bien sûr, que ton tour manager récemment licencié s'ingénie à faire de l'ensemble du processus un échec aussi retentissant que bordélique qui s'éternise près d'une heure. Enfin, alors que les portes magiques s'ouvrent en coulissant, nous voilà révélés dans toute notre gloire : un grand type beaucoup trop chargé, accompagné d'un autre gars, encore plus grand, sorte d'ermite de l'âge des ténèbres, qui, lui, se fait

un point d'honneur de ne rien porter du tout, bien que cela ait été encore tout récemment son boulot.

Le hall des arrivées est une mer de gamins en lunettes de soleil, pantalons cargo et débardeurs. C'est toujours comme ça. Tout ce qu'on sait du comité d'accueil, c'est qu'il s'appelle Hans – un jeune Allemand. Ce qui m'inquiète, dans la mesure où Tour Manager continue de croire qu'on est en 1943. Je le prends en aparté.

— Écoute-moi bien, espèce de cinglé, lui dis-je d'une voix sifflante. Tu veux bien essayer de te comporter normalement juste un moment ? Mon gagne-pain est en jeu, là. Alors, PAS DE BLAGUE ALLEMANDE. Pas une seule. C'est compris ?

— *ACHTUNG !* hurle-t-il tout en exécutant un grand salut nazi devant une assemblée d'Européens de toutes nationalités.

Un jeune homme menu se détache immédiatement de la foule. Il approche et dit dans un anglais impeccable :

— Ah ! c'est vous que j'attends, je crois. Je n'ai pas pu m'empêcher de vous remarquer.

Je suis mort de honte, contrairement à Tour Manager qui, comme d'habitude, ignore complètement ce qui l'entoure.

— Je m'appelle Hans, ajoute l'autre, qui tend la main.

— Moi aussi, j'en ai deux. Pas besoin de frimer ! aboie Sa Tour Majesté avant de s'éloigner vivement – dans la mauvaise direction.

Nous finissons par sortir dans l'air riche et dense d'Ibiza, charger la voiture et en route. Un DJ en activité peut parfaitement se rendre à Ibiza pendant de nombreuses années et ne jamais voir l'île de jour – un crime aux proportions épiques. Tour Manager possède une petite boîte de nuit chez nous en Angleterre. Quand il ne s'agite pas inutilement, il consacre son temps à ignorer les textos implorants de son établissement sur un téléphone auquel il ne répond jamais. Assis à l'avant du véhicule, il s'efforce visiblement

de ne pas adresser la parole à Hans, reportant toute son attention sur l'écran de son portable.

— Ravi de te revoir, T-Man, lui dit Hans.

— Tu connais mon nom ? glapit Sa Tour Majesté.
Comment, hein ?

Hans se contente de sourire et continue à conduire. Puis il demande :

— Alors, T-Man, mon ami, tu es déjà allé en Allemagne ?

— Pas moi, mais mon père, si.

Puis Tour Manager se retourne vers moi et ajoute, en aparté, mais vraiment fort :

— Je crois que ce Boche flashe sur moi.

À ce stade, je me mets à paniquer pour de bon. Hans n'est pas seulement notre chauffeur. C'est aussi l'un des promoteurs de la manifestation et c'est la première fois que je travaille pour eux. Et peut-être la dernière. À ce rythme-là, Tour Manager va causer un incident international avant même qu'on soit sur place. La retenue de Hans me laisse admiratif, et je me sens fou de rage devant la conduite de mon compatriote. Heureusement, on s'arrête. Nous sommes arrivés.

— Je suis sincèrement navré pour lui. Il est vieux, je m'excuse mollement, alors que nous descendons de voiture et récupérons nos bagages.

Hans me serre dans ses bras et déclare :

— Merci de l'avoir amené, vraiment ! Je suis si content !

— Non ! Je m'excuse, sérieusement ! je me hâte de répondre. Il est un peu excentrique. En principe, j'étais obligé de l'amener – c'est mon tour manager.

Hans semble trouver ça très amusant.

— Non, pas besoin de t'excuser. Je ne connais personne d'aussi drôle. J'ai travaillé chez lui hier soir, il ne te l'a pas dit ?

— Quoi !?

Comme de nombreux promoteurs et professionnels des

clubs, Hans est également un DJ en activité. Contrairement à nous, il est capable d'assumer efficacement plusieurs rôles sans en faire toute une histoire, se jouant des frontières et des fuseaux horaires.

Il apparaît que, la veille, à deux mille kilomètres de distance, Hans a été le DJ invité de la boîte dont Tour Manager est le patron. Sa Tour Majesté ne garde littéralement aucun souvenir de la nuit précédente. Et il n'a certainement pas accordé la moindre attention au petit personnel, à savoir tout le monde à part lui.

— Oui. D'ailleurs, il ne s'est même pas changé depuis. C'est une drôle de surprise de le voir ici.

Apparemment, T-Man avait été fidèle à lui-même, aboyant des épithètes antigermaniques injurieuses sans interruption avec le manque de tact que je lui connaissais et multipliant les allusions à la Deuxième Guerre mondiale. Chose étonnante, Hans avait trouvé ça amusant.

Seigneur. Un Allemand doté d'un sens de l'humour. Ça n'arrive qu'à Ibiza.

O H

Alors que nous arrivons à notre hôtel avec Hans, il devient clair que l'établissement n'est pas à la hauteur. Pour attirer les touristes étrangers, certaines régions d'Espagne ont tendance à librement ajouter une étoile au système de notation international. Un cinq-étoiles en vaut quatre, un quatre, trois, etc. En avançant vers la réception, nous longeons une rangée d'arbustes ; j'en profite pour peser de tout mon poids sur Tour Manager, qui perd l'équilibre et tombe directement dans la piscine.

— **ESPÈCE DE SALE GROS CONNARD !** crie-t-il alors qu'il réapparaît à la surface.

Il ne prend même pas la peine de faire entrer de l'air

dans ses poumons. C'est comme si l'évent d'un dauphin se mettait à jurer.

Téléphone, montre, bagage, portefeuille – tout est foutu. Et en un temps record en plus. Comme toutes les créatures poilues, il semble terriblement triste et petit après un bain. Néanmoins, après le « Hansgate », j'estime qu'il n'a eu que ce qu'il méritait – pour une fois.

En tout cas, pas question de rester dans ce taudis.

— Si ça peut te consoler, lui dis-je, on se tire d'ici. On va crêcher au *Es Vive*. C'est moi qui régale. Hans, tu veux bien nous déposer ?

Ibiza est une île minuscule qui compte des centaines d'hôtels. Un Anglais très malin a compris qu'une légère montée en gamme attirerait DJ et noctambules fortunés, et ferait le plus grand bien à la réputation de son établissement. Ajoute à ça un cadre Miami/Art déco, et l'*Es Vive* est devenu le point de passage obligé de la profession à Ibiza. Il a inventé le concept d'hôtel-boutique avant même que l'expression n'existe. Alors que nous marchons depuis la rue en direction de l'hôtel le plus rock'n'roll de l'île, nous manquons de percuter notre blonde amie, la grande gueule de l'avion, mais sans son entourage de pilleurs vikings.

— FAIS GAFFE OÙ TU METS LES PIEDS, DJ DE MES DEUX ! elle hurle à pleins poumons.

— Elle n'a peut-être pas tort, tu sais, je chuchote à Tour Manager d'un ton pensif, alors que je le pousse d'une main dans une nouvelle piscine, pour la seconde fois en un temps record. Les types sous amphés sont des cibles faciles. Ils ne sont tout simplement pas très observateurs.

Prudemment, Hans recule.

1 H 30

Si chargé soit ton emploi du temps, tu trouves toujours une petite oasis de calme. C'est la loi des moyennes qui

veut ça. Même les plus rock'n'roll d'entre nous décompressent parfois, ne serait-ce que par accident. Le dîner est généralement ta dernière chance de profiter d'une tranche de normalité. Je mange comme quatre. Tour Manager n'avale rien, puisque ça l'obligerait à se taire. Hans est partagé entre stupéfaction et consternation. Mais cette poche de normalité est éphémère – et touche à sa fin.

Si tu es dans la Vieille Ville – ou Dalt Vila, comme on l'appelle là-bas – et surtout si tu es de la vieille école, c'est direction le port ; au menu : *chupitos* et *gak*. De nuit, le port d'Ibiza offre le spectacle, les odeurs et les sons d'un bazar d'Arabie ; c'est toujours noir de monde. Nous n'avons pas vraiment de temps à perdre, mais pour des vétérans comme nous, la tradition exige que nous fassions une apparition. Tu n'es officiellement arrivé qu'après être passé au *Rock Bar*, avoir présenté tes respects et bu une dose de la gnôle locale. Hans a suffisamment d'expérience pour savoir qu'on n'y coupe pas : c'est une obligation.

Dalt Vila scintille dans la nuit méditerranéenne, dominant la baie, comme c'est son rôle. Ses flèches cubistes, visibles depuis pratiquement partout au sud de l'île, sont un appel aux noctambules : approchez, adorez-moi. Ça ressemble à une vallée profonde, avec les yachts des nantis et les paquebots géants d'un côté, et les vieilles pierres, solides, de l'autre. Telle une corde pincée, le port lui-même bourdonne d'énergie, de promesses. Il représente les stalles de départ de la vie nocturne. Si tu as les poches pleines et que tu n'es pas obligé d'acheter tes billets des mois à l'avance, tu viens là pour décider où aller, pour savoir quelle sera la manifestation incontournable de la soirée. Les clubs en sont conscients et cherchent à influencer les fêtards. Ils organisent des parades sur le port où ils rivalisent d'extravagance ; on se croirait à carnaval. Entre les spectateurs qui roulent de gros yeux ronds se déhanchent des beautés de tous horizons ; elles brandissent

bannières, *banderas* et pancartes et sont toujours (dé)vêtues suivant un thème sexuel ridicule. En termes de marketing, Ibiza a choisi son camp depuis des décennies et ne s'est jamais écarté de la théorie selon laquelle le sexe fait vendre. Les célèbres Manumission ont joué à fond là-dessus. D'ailleurs, à ce propos, j'aperçois Johnny le Nain qui s'est de nouveau laissé entraîner dans un de ces défilés et qui chante pour gagner sa croûte. Un haussement d'épaules presque imperceptible, un clin d'œil entendu, « On prend un verre plus tard ? », et il s'éloigne déjà, poursuivant son tour du quartier avec le reste de la troupe bariolée. Bien sûr, ces parades sont interdites de nos jours, comme toutes les choses intéressantes, l'esprit du nouveau puritanisme mondial l'a emporté.

Quatre-vingt-dix pour cent des badauds sont des touristes qui ne se doutent pas que des célébrités ont leurs habitudes dans tel bar, ou que le suivant est strictement réservé aux Italiens en quête de haschisch, que tel autre enfin appartient à cette mégaboîte de nuit ou qu'il sert de couverture au crime organisé serbe. Pour des gens de l'extérieur, ils se ressemblent tous et sont tous aussi intimidants. Alors, ils passent leur chemin, certains semblent effrayés, d'autres, amusés. C'est un peu comme un zoo inversé où, bien calés dans nos fauteuils ou sur nos tabourets, nous détaillons la marchandise. Ces sièges au premier rang, nous les avons gagnés ; il nous a parfois fallu des décennies pour les mériter. Le port est comparable au carrousel de l'aéroport, en plus long : parmi les bagages qui défilent sur le tapis roulant, ternes et fatigués pour la plupart, il arrive qu'on en repère d'exotiques et de somptueux. Tout Ibiza est là, et même les excentricités de Tour Manager s'en trouvent éclipsées.

Bien que nous n'en ayons pas le loisir, un *shot* de *hierbas* au *Rock Bar* s'impose – c'est une sorte de cérémonie. Quand l'alcool coule dans ta gorge, il te transporte dans le passé, au *Domino Bar*, et plus loin, aux Maures, à ce soldat

de Carthage montant la garde la nuit près des vaisseaux de guerre dans la baie. À l'origine, cette liqueur est une macération anisée – une tuerie. La saveur froide, unique d'Ibiza roule à travers tes entrailles. Tu as l'impression de te faire agresser, mais gentiment, par un vieil ami. Un salut à ceux qui sont tombés et ceux qui sont toujours debout.

Ensuite, retour à la voiture qui nous attend – Hans est visiblement nerveux.

3 H

Entrer dans un club qui grouille de monde peut se révéler compliqué. En plus, il semble régner une agitation anormale cette fois. De loin, on dirait bien que le portier est un peu dépassé par les événements. De près, je m'aperçois que je suis en dessous de la vérité. L'extérieur est un immense parking, le club, une série de murs et d'auvents qui fait penser à un navire de pierre en faux rustique à la dérive sur une décharge. C'est Ibiza. Faire la queue de manière ordonnée est une notion totalement étrangère à au moins quatre des nationalités en présence, et une masse incontrôlée se presse contre l'entrée. C'est une émeute lente et bien habillée. Kwowser, un vieil ami qui se targue d'être un physionomiste professionnel, est censé s'occuper de la porte ce soir. Aujourd'hui même, grâce à des relations communes, il a décroché une période à l'essai dans cette boîte. Je suis donc impatient de voir comment il s'en sort.

Je le découvre pelotonné juste devant l'entrée ; je ne l'apprendrai que plus tard, mais il a pris de l'ecstasy, une variété très puissante, beaucoup plus forte que ce qu'on trouve d'ordinaire à Londres. Comme je le connais, je commence à m'inquiéter, alors que des vigiles approchent pour le réveiller. Videur de son état, Kwowser est plutôt costaud et, à l'occasion, le recours à la violence ne lui fait pas peur. Il

est aussi à moitié allemand. L'un des patrons de la boîte se pointe ; il n'a pas l'air de trouver ça drôle – du tout. Chez lui, les deux moitiés sont allemandes. Juste devant Kwowser, tentant de se frayer un chemin à travers la mêlée, une équipe de tournage est venue filmer la soirée et interviewer le fier propriétaire des lieux. La sécurité secoue Kwowser qui, reprenant connaissance, entend parler allemand. Sa réaction immédiate est de crier « *ARSCHLOCH !* » à l'intention de tous les Allemands présents à la ronde, autrement dit tous les gens importants. C'est beaucoup plus insultant en allemand qu'une traduction fidèle dans une autre langue ne le suggérerait. Le propriétaire en reste bouche bée. Quand il semble recouvrer l'usage de la parole, il met fin en quelques mots au très bref contrat de Kwowser, ordonnant également son expulsion manu militari. Quatre vigiles sont nécessaires pour l'emmener de force.

Engagé, viré et banni à vie dans la même journée. Chapeau, Kwowser. Curieusement, je me sens fier de lui.

Pour un clubbeur, la porte est tout. Derrière se trouve le temple. Pour un pro, c'est juste une entrée peu pratique où tout le monde se bouscule. Passé ce goulot chaotique, tu profites brièvement d'une douche de décontamination d'air conditionné, avant d'être englouti par la soupe épaisse de sons et d'obscurité. C'est une atmosphère fictive, un « ailleurs » créé de toutes pièces où tu vas pour devenir quelqu'un d'autre. Tes pupilles se contractent pour tenter de compenser le noir aussi soudain que complet. Il y a un moment de désorientation dans un tunnel sombre, puis une explosion de lumières et une agression sonore. La pression des corps et la surcharge sensorielle ne cessent jamais de court-circuiter les sens. Il est préférable d'y entrer progressivement – si possible.

Malheureusement, ce n'est pas possible. Aujourd'hui, je suis en retard. Je n'ai pas manqué l'heure à laquelle je dois commencer – ça arrive rarement –, mais je suis à la